

ADAM SMITH

(5 juin 1723 – 17 juillet 1790)

CONCEPTS A CONNAITRE ET A SAVOIR UTILISER
--

Extension des marchés et division du travail : 2.2. et 2.1.

Organisation : 2.

ACTUALITE ET PROLONGEMENTS

Nouvelles formes d'organisation du travail (NFOT) : 3.1.
--

Ouverture des marchés : 3.2.

Né dans la petite ville écossaise de Kirkaldy, peu après la mort de son père, contrôleur des douanes, il est enlevé par des bohémiens avant l'âge de trois ans, puis rapidement retrouvé. A quatorze ans, il quitte Kirkaldy pour l'université de Glasgow où il suit les cours de sciences morales et politiques de Francis Hutcheson dont l'influence sur le futur philosophe et économiste semble avoir été déterminante.

La famille de Smith envisage cependant pour lui une carrière ecclésiastique et, après trois années passées à Glasgow, il est envoyé à cette fin à Oxford en bénéficiant d'une bourse. En dépit d'une santé délicate, il y mène des études variées allant de la littérature aux mathématiques en passant par les langues anciennes. Manifestant plus de zèle pour la philosophie que pour la théologie, à l'étude de laquelle il était pourtant censé se consacrer comme boursier, il est même pris en flagrant délit de lecture du dernier ouvrage de David Hume (1711 – 1776). Réprimandé pour cela, il finit par renoncer à l'Église et retourne à Kirkaldy.

Désirant professer, il assure ses premiers cours à Édimbourg où il se fait rapidement connaître et se lie d'amitié avec Hume. Sa réputation conduit l'université de Glasgow à lui offrir, en 1751, une chaire de logique et le titre de professeur. Moins d'un an plus tard, il se voit attribuer la chaire de philosophie morale.

Devenu un professeur renommé, il publie en 1759 la Théorie des sentiments moraux. L'ouvrage est fortement imprégné de la philosophie morale d'Hutcheson, mais le disciple se sépare du maître notamment sur la question de la bienveillance qui, pour Hutcheson, constituait le vrai mobile des actes des individus. Pour Smith, ce mobile réside dans la « sympathie », c'est-à-dire la capacité à se mettre à la place de l'autre et à éprouver ses sentiments. Le succès de l'ouvrage, très bien accueilli en Écosse, gagne rapidement l'Angleterre. C'est même ce succès qui conduit Smith à abandonner la chaire de philosophie morale où il a assis sa réputation. L'auteur de la Théorie des sentiments moraux se voit en effet proposer de devenir le précepteur du jeune duc de Buccleugh et de l'accompagner dans un voyage sur le continent destiné à parfaire son éducation. Après plusieurs années d'hésitations, il accepte la proposition.

Smith s'embarque donc en mars 1764 pour la France et retrouve à Paris son ami Hume alors très en vogue, puis part avec son élève à Toulouse où il reste dix-huit mois. Après un séjour dans le Sud du pays et à Genève, il revient à Paris où il rencontre les philosophes et les économistes, notamment François Quesnay (1694 - 1774). En octobre 1766, deux mois et demi après son arrivée en France, il retourne outre-Manche avec son élève.

Après plusieurs années d'une retraite solitaire à Kirkaldy, il fait paraître l'ouvrage qui le fera passer à la postérité : les Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations (1776). C'est cet ouvrage, constitué de cinq livres, qui fait de Smith l'un des plus grands économistes ayant jamais existé. La Richesse des nations, titre raccourci sous lequel l'œuvre est popularisée, rencontre un succès immédiat. Certes, Smith ne fait souvent que reprendre des idées déjà développées par ses prédécesseurs dans un ouvrage dont la lecture est parfois rendue difficile par les répétitions ou les digressions, mais il synthétise en un véritable traité d'économie politique un ensemble de connaissances utilisables pour mener une politique visant l'enrichissement de la nation.

Peu après la publication de La Richesse des nations, Smith quitte Kirkaldy pour Londres. La famille de Buccleugh lui obtient, en 1778, un poste de commissaire des douanes à Édimbourg. C'est ainsi que l'ardent défenseur du libre-échange se trouve amené à appliquer la législation douanière qu'il dénonçait dans La Richesse des nations. Il reste à Édimbourg jusqu'à sa mort. Peu avant celle-ci, Smith s'était assuré de la destruction de tous ses manuscrits qu'il ne voulait pas publier.

OUVRAGES D'ADAM SMITH

- Essai sur les sens externes (1751)
- Théorie des sentiments moraux (1759)
- Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations (1776)

1. Le contexte socio-économique et théorique.

Adam Smith est généralement considéré comme le « père de l'économie politique », selon la formule de Jean-Baptiste Say.

Ce point doit être relativisé.

D'une part, l'œuvre d'Adam Smith est une synthèse d'approches multiples (Antiquité, Moyen Age, libéralisme sensualiste, Mercantilisme, Physiocratie), bien antérieures (voir la frise chronologique distribuée en début d'année).

D'autre part, à cause de divergences sur la méthode, la doctrine ou l'analyse économique, les économistes classiques n'ont pas formé, comme les physiocrates, une école. Leurs seuls points communs sont d'être libéraux, hostiles en principe à l'intervention de l'Etat, de faire référence à la Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations d'Adam Smith (1776) et d'entretenir quelques liens personnels (participation à des revues et des clubs¹), voire familiaux.

Il en reste que A. Smith va s'opposer aux doctrines qui l'ont précédé, le mercantilisme (XVI et XVII^e siècle) et la physiocratie (XVIII^e).

Pour les mercantilistes, l'économie politique doit servir à accumuler de l'or pour enrichir les nations. De plus, celles-ci doivent se protéger des importations qui pourraient compromettre leurs industries, favoriser leurs exportations pour accumuler de l'or, donc ne pas avoir de déficit commercial. Enfin, pour garantir ces échanges favorables, les nations peuvent établir des clauses commerciales entre-elles en excluant d'autres nations.

Pour les physiocrates, La monnaie n'est pas synonyme de richesses. Celles-ci sont formées des biens consommables obtenus par le travail. Aussi, dans le circuit économique proposé par F. Quesnay, les artisans, les fabricants et les marchands forment une classe stérile, improductive.

Ses écrits le portent donc à s'intéresser à la nature et aux causes de la richesse des nations (1776)

2. La richesse des nations.

Tout d'abord nous verrons le rôle de la division du travail dans cette richesse. Puis, nous examinerons les conditions de la mise en place de la division du travail.

2.1. La division du travail comme source d'enrichissement pour les nations

La richesse d'une nation est constituée par l'ensemble des « choses nécessaires et commodes à la vie » (La Richesse des nations, introduction) qui peuvent être consommées par ses habitants. Ces choses sont le fruit du travail humain. Le travail est donc à la base de la richesse des nations.

¹ The Edingburgh Review (1802) ou Le Journal des économistes (1841), The Political Economy Club (1821) ou la Société des économistes (1842).

Le travail peut être « productif », lorsqu'il ajoute de la valeur à l'objet auquel il s'applique (travail d'un ouvrier) mais aussi « improductif » lorsqu'il ne produit pas de valeur (travail d'un domestique) (La Richesse des nations, livre 2, chapitre 3). Contrairement aux idées physiocrates du XVIII^e, les artisans, fabricants et marchands ne forment pas une classe stérile et improductive.

Un travail productif ne coûte rien à l'employeur, puisque après avoir avancé le salaire, il est remboursé, avec un profit en plus, au moment de la vente de l'objet auquel l'ouvrier a ajouté de la valeur. À l'inverse, l'employeur ne retrouve pas par une vente les salaires avancés au domestique. Le travail productif est à relié à la production de biens et le travail improductif à celle de services.

Le travail permet d'enrichir les nations. Il est donc nécessaire d'améliorer la « puissance productive » du travail.

Dès le premier chapitre du livre 1 de La Richesse des nations, Smith s'appuie sur l'exemple, devenu célèbre depuis, de la manufacture d'épingles qu'il emprunte en fait à l'article « manufacture » de L'Encyclopédie de d'Alembert et Diderot.

Dans cette manufacture, le processus de production d'une épingle est décomposé en dix-huit opérations distinctes. Chaque ouvrier est affecté à une opération ou à quelques-unes. Cette organisation permet d'obtenir une production quotidienne de 4 800 épingles par ouvrier, alors que si chaque ouvrier s'était employé à assurer la production complète de l'épingle, il n'en aurait vraisemblablement pas produit une vingtaine dans la journée, peut-être même pas une seule. La division du travail conduit donc à une amélioration spectaculaire et progressive de la puissance productive du travail, c'est-à-dire, dans le langage contemporain, de la productivité, notamment dans l'industrie et la production de biens de consommation.

La division du travail permet donc des gains de productivité pour trois raisons :

- La spécialisation de l'ouvrier dans quelques tâches simples accroît son habileté. Il peut donc exécuter une tâche en un temps beaucoup plus réduit que s'il n'était pas habitué à l'effectuer régulièrement. La différence initiale dans les aptitudes des individus est généralement réduite. Cette différence s'accroît avec la division du travail.
- La spécialisation permet d'éliminer le temps mort que représente le passage d'une tâche à l'autre. L'ouvrier, concentré en permanence sur la même activité, reste productif pendant toute la journée.
- La division du travail favorise l'utilisation des machines qui permettent d'économiser le travail. Smith présente d'ailleurs l'invention des machines comme une conséquence de cette division. Le fait que l'attention de l'ouvrier soit toujours fixée sur la même tâche fait de lui la personne la plus apte à découvrir des procédés qui faciliteront cette tâche. Le changement technique est donc endogène à la division du travail. Il est le fruit de l'activité des travailleurs.

La division technique du travail est source d'enrichissement pour les nations. A quelles conditions cette division peut-elle être effective ?

2.2. Les conditions de la division du travail.

L'origine, la source, de la division du travail est à rechercher dans l'existence d'un penchant naturel des hommes à échanger. L'origine de l'action humaine n'est pas la recherche de l'intérêt uniquement, mais elle comprend aussi des sentiments de pitié, de compassion, de sympathie. Dans l'abstrait, le principe de la bienveillance est supérieur au principe mercantile. Cependant, les individus n'en aident un autre que s'ils y trouvent eux-mêmes leur intérêt : « Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du brasseur ou du boulanger que

nous attendons notre dîner, mais de l'attention qu'ils portent à leur propre intérêt. Nous nous adressons non à leur humanité, mais à leur amour d'eux-mêmes (*self-loved et non selfish*) et nous ne leur parlons jamais de nos propres besoins mais de leur avantage. », La Richesse des nations, livre 1, chapitre 2).

Par l'échange, les hommes vont se fournir ce qui leur est mutuellement nécessaire. L'individu qui se révèle habile dans une production donnée (arcs et flèches) va troquer sa production contre d'autres biens (bétail ou gibier). Il se rend compte qu'il obtient ainsi plus de biens que s'il avait dû assumer toutes les productions. La recherche de son intérêt le conduit donc à se consacrer exclusivement à sa production. Chaque homme est ainsi encouragé à s'adonner à une activité particulière, ce qui lui permet d'utiliser au mieux ses aptitudes, pour échanger le produit de son travail. La division du travail permet donc d'améliorer la « puissance productive » du travail et, par conséquent, d'accroître l'enrichissement des nations. Il faut cependant que la liberté d'échanger et de produire existe et soit garantie.

Cet amour de soi et se penchant à l'échange aboutissent donc à une division du travail qui améliore la « puissance productive » du travail et enrichit les nations.

Cependant, cela ne suffit pas à garantir une division du travail efficace.

D'une part, les effets de la division du travail sont naturellement limités par l'existence de ressources rares, bien que la menace d'un état stationnaire soit moins immédiate que chez David Ricardo et Thomas Robert Malthus.

D'autre part, la division du travail est, elle, techniquement conditionnée par :

- La taille du marché sur lequel les biens vont pouvoir s'échanger : si l'étendue du marché est faible, c'est-à-dire si la taille du marché est réduite, tous les individus auront peur de ne pas pouvoir échanger leur production contre d'autres biens. Dès lors la division du travail ne sera pas favorisée. La division du travail va donc requérir un élargissement du marché, lequel va accroître la concurrence, baisser les prix à long terme. Les nouveaux flux de biens qui vont découler de ces nouveaux échanges vont approfondir la division du travail et développer la croissance cumulative, c'est-à-dire augmenter la taille du marché, favoriser l'extension des marchés. Là encore, la liberté d'échanger et de produire est capitale.
- Le recours à un moyen de paiement commode afin de pouvoir échanger facilement ses biens sur un marché plus large. Conjointement à cet élargissement du marché, il est nécessaire que la monnaie se développe comme moyen de règlement des échanges.
- L'accumulation de capitaux : L'accumulation du stock de capital minimal est fondamentale car elle permet l'amélioration de l'organisation du travail, les découvertes scientifiques et les innovations technologiques et donc l'enrichissement. « Ainsi, toute augmentation ou diminution du capital tend naturellement à augmenter ou à diminuer la véritable activité, l'abondance de la main-d'œuvre productive, et par conséquent la valeur échangeable du produit annuel de la terre et du travail du pays, la richesse et le revenu réels de tous ses habitants. »

Comme la richesse d'un homme est fonction de sa capacité à acquérir « les choses nécessaires, commodes ou agréables à la vie » (La Richesse des nations, livre 1, chapitre 5), celle-ci dépend de la quantité de travail qu'il pourra « commander », acquérir auprès des autres. La valeur d'un bien est donc égale à la quantité de travail que ce bien permet de commander. Le travail est la mesure réelle de la valeur échangeable d'une marchandise (théorie de la valeur travail).

Le prix du travail incorporé dans un bien, mesurant approximativement la valeur réelle du travail, va donc déterminer en partie le prix de vente de ce bien et donc la richesse d'un individu, puis d'une nation. Ce prix de vente va aussi être déterminé par la rente sur la terre, reversée aux propriétaires fonciers, et le profit, reversé aux propriétaires du capital. Ce dernier rémunère le capital initial (intérêt), la peine de l'employeur (son travail) et le risque qu'il prend. Ce profit va servir à effectuer des dépenses de consommation, à rémunérer des travailleurs improductifs ou à constituer une épargne. Cette épargne va être utilisée pour mettre en œuvre le travail productif, à accroître la richesse de la nation. « Les capitaux sont accrus par la parcimonie et diminués par la prodigalité et la mauvaise conduite. ». L'épargne est ainsi une vertu indispensable à la mise en œuvre d'un processus de croissance : « La parcimonie, en augmentant le fonds destiné à l'entretien de la main-d'œuvre productive, tend à augmenter l'abondance de cette main-d'œuvre dont le travail ajoute de la valeur à l'objet auquel il s'applique. Elle tend donc à augmenter la valeur échangeable du produit annuel de la terre et du travail du pays. Elle met en mouvement une activité supplémentaire qui donne une valeur supplémentaire au produit annuel. »

Cette accumulation de capital, issue de l'épargne, elle-même issue du profit fait grâce au capital initial, va nécessiter une augmentation de la demande de travail et de la division du travail. Cela va conduire à distribuer de nouveaux revenus (salaires, rente et profit) et donc une nouvelle épargne... L'accumulation devient un processus cumulatif. C'est donc la parcimonie et non l'industrie qui permet l'accumulation. Cependant, cette accélération de l'accumulation de richesses crée une demande de biens, laquelle fait une pression à la hausse sur la demande de travail, donc sur les salaires et la rente (« prix payé pour l'usage de la terre », La Richesse des nations, livre 1, chapitre 11), au détriment des profits.

Le choix d'épargner le profit et donc le rythme de l'accumulation vont eux dépendre de facteurs structurels (une baisse du taux d'intérêt incite le capitaliste à transférer son capital à l'étranger puisque le rendement de ses fonds baisse, ce qui réduit le rythme de l'accumulation), de la distribution des revenus (la redistribution des revenus en faveur des profits stimule l'investissement car les marchands et les manufacturiers épargnent une fraction plus importante de leurs revenus que les salariés et les propriétaires fonciers), d'habitudes qu'explique la nature de la société.

Ce capitalisme triomphant va permettre d'instaurer un système de liberté politique (« système de liberté naturelle »). Le souverain, l'Etat, n'a que deux devoirs à remplir :

- La défense nationale et la justice : puisque ces dépenses profitent à tous les membres de la société, il est juste que ceux-ci contribuent tous « le plus précisément possible, en proportion de leurs capacités respectives ».
- L'entretien de certains ouvrages et institutions publics qui ne peut être assuré par l'initiative privée. Ces dépenses permettent soit d'améliorer le bien-être général (construction d'une route ou d'un pont), soit le bien-être individuel (protection des intérêts des commerçants nationaux à l'étranger). Les dépenses effectuées dans l'intérêt général pourraient être financées par la perception d'un droit payé par les utilisateurs alors que celles effectuées dans l'intérêt privé pourraient l'être par les branches au profit desquelles les dépenses sont engagées (dénonciation des privilèges, des monopoles).

A. Smith fait une exception en ce qui concerne l'enseignement qui précède le premier emploi. Comme la division du travail a des effets abêtissants sur l'ouvrier qui « n'a pas l'occasion de déployer son intelligence ou d'exercer son esprit inventif » et comme les gens du peuple n'ont guère le temps et les moyens de pourvoir à leur éducation, l'État doit imposer un enseignement et participer à la prise en charge des frais qu'il occasionne : « Même si l'État ne tirait aucun avantage de l'instruction des catégories

inférieures du peuple, il serait digne de son attention qu'elles ne soient pas totalement privées d'instruction. ».

A. Smith est sceptique sur la capacité d'un État à s'assurer durablement des ressources en s'appuyant sur des activités commerciales : « Il ne semble pas y avoir deux caractères plus incompatibles que celui du commerçant et celui du souverain. » (La Richesse des nations, livre 5, chapitre 2).

De plus, il considère que si l'État ne trouve pas les revenus permettant de réduire les dettes, il doit restreindre ses dépenses car la prodigalité publique est la source de l'éventuel appauvrissement de la nation (entretien d'une cour, d'un clergé ou d'une armée rassemblant un nombre excessif de personnes au détriment de la subsistance des ouvriers productifs assurant le renouvellement du produit annuel).

L'État ne peut donc pas s'endetter pour assumer ses dépenses. Il ne doit donc compter que sur l'impôt pour se procurer les ressources permettant de financer ces dépenses (dernier chapitre du livre 5 de La Richesse des nations).

Premièrement, chacun doit contribuer selon ses capacités, en fonction de son revenu.

Deuxièmement, l'impôt à payer doit être tenu pour certain, de façon à exclure l'arbitraire.

Troisièmement, il doit être perçu au moment et selon les modalités qui sont susceptibles de gêner le moins possible le contribuable.

Quatrièmement, sa perception doit être effectuée avec le moins de déperdition possible.

L'impôt doit être équitable, neutre et opérationnel.

Cependant, l'impôt est un outil difficile à manier. Il pénalise la croissance en augmentant les coûts de production (impôt sur les salaires, impôt sur les profits, impôts sur la consommation) et en favorisant la fuite des capitaux.

Il la pénalise en cours plus s'il est trop élevé : « Des impôts élevés, parfois en diminuant la consommation des marchandises imposées, parfois en encourageant la contrebande, procurent souvent un plus faible revenu au gouvernement que celui qu'il aurait retiré d'impôts plus modérés ».

La division technique du travail a donc pour origine l'amour de soi et le penchant à l'échange.

Son efficacité est conditionnée par la taille du marché, le recours à un moyen de paiement commode et une accumulation de capital initial. Elle implique aussi une place minimale et mesurée aux interventions de l'État.

3. Postérité et influence

Avec le succès immédiat de La Richesse des nations (cinq éditions en langue anglaise ont été publiées de son vivant et une multitude en français depuis 1778), A. Smith est devenu une référence incontournable en S.E.S.

3.1. Les nouvelles formes d'organisation du travail

Au XIXe siècle, apparaît une certaine volonté de rationaliser le travail, notamment en optant pour une division du travail efficace. F. W. Taylor (1856-1915) met au point le taylorisme ou OST dans les années 1870-1880, à partir de ses expériences à la Midvale Steel Company, dans laquelle il entre en 1878 en tant qu'ouvrier et de laquelle il sort en 1889 en tant qu'ingénieur. Taylor a pour objectif d'organiser scientifiquement le travail de façon à lutter contre la « flânerie systématique » pratiquée par les ouvriers, à travers l'accentuation de la division du travail et l'instauration des normes précises de gestes et de temps (« time and motion study »). Il est donc nécessaire d'observer le processus de production afin de

décomposer les tâches de production en opérations simples, de les chronométrer, d'éliminer les opérations simples inutiles, de recomposer les tâches avec les opérations simples conservées et redistribuées dans l'ordre le plus efficace (One Best Way) et enfin de former du personnel qui devra suivre scrupuleusement ces prescriptions (opérations élémentaires de production).

Taylor instaure donc une division du travail, verticale et horizontale. La division verticale correspond à la séparation stricte des activités de conception et des activités de réalisation : « c'est aux bureaux de penser et aux ateliers de fabriquer ». La division horizontale consiste à parcelliser les tâches. Chaque opération simplifiée sera confiée à un ouvrier et un seul. Ces principes seront suivis dès le début du XXe siècle aux États-Unis et dans l'entre-deux-guerres en Europe.

Henri Ford va poursuivre l'oeuvre de Taylor en mettant en place un convoyeur mécanique qui permet de supprimer les temps de déplacement du produit en cours de montage entre deux postes de travail « il s'agit d'apporter le travail à l'ouvrier au lieu d'amener l'ouvrier au travail » (*Ma vie, mon oeuvre*, 1942) et surtout de régler mécaniquement la cadence de travail.

Le taylorisme et le fordisme sont des applications de l'analyse de Smith sur la division du travail : l'objectif de ces organisations est bien à terme l'augmentation de la productivité du travail par l'amélioration de l'habileté des travailleurs et la réduction des temps morts grâce à la division du travail, laquelle favorise l'intégration du progrès technique au sein de l'atelier. C'est la division du travail qui permet l'utilisation du convoyeur mécanique fordiste.

Cependant, une division du travail trop poussée a des effets pervers. D'une part, le travail devient monotone et répétitif. L'ouvrier perd la vision du résultat final de son travail achevé. D'autre part, le salarié perd son autonomie et ses responsabilités.

K. Marx avait déjà anticipé cette possible évolution de la division du travail.

Le mode de production capitaliste implique une aliénation, c'est-à-dire une déshumanisation qui résulte des rapports de production capitalistes. Ceux-ci, pour pouvoir développer et pérenniser le capitalisme, exigent l'appropriation de l'ouvrier, de sa force de travail et de sa production par les propriétaires des moyens de production. L'ouvrier est dépossédé du produit de son travail. Ce dernier lui est extérieur : « dans son travail, l'ouvrier ne s'affirme pas, il se nie ; il ne s'y sent pas satisfait, mais malheureux, il n'y déploie pas une libre énergie physique et intellectuelle, mais mortifie son corps et ruine son esprit ». L'ouvrier est donc dépossédé par l'exploitation capitaliste de sa liberté. La division du travail est la représentation réelle de cette aliénation.

Cette analyse de la division du travail aliéniste est reprise dans les années 70 par Stephen Marglin et André Gorz. Ils montrent que toute organisation du travail est à la fois une technique de production et une technique de domination. « Le but de la production capitaliste ne peut être que l'accroissement du capital lui-même et ce but étranger aux travailleurs ne peut être réalisé par eux que sous la contrainte. » (A. Gorz, *Critique de la division du travail*, 1973).

Stephen Marglin, à partir d'exemples historiques, conteste l'efficacité même de la division du travail. La division du travail ne stimule ni l'invention, ni l'innovation car elles sont affaiblies par la spécialisation extrême des travailleurs. En effet, la perte d'autonomie et d'initiative des ouvriers les rend peu enclins à s'investir individuellement dans l'amélioration de l'outil de production. La division du travail est donc essentiellement le moyen de garantir à l'entrepreneur les moyens de sa domination en dépossédant l'ouvrier de tout pouvoir et de toute initiative, de faire pression à la baisse sur les salaires par la déqualification du salariat.

Aussi, l'organisation scientifique du travail va perdre peu à peu de son efficacité, car elle a tendance à démotiver les travailleurs. La crise de l'organisation traditionnelle du travail prend toute sa mesure dans les années 1960 (conflits sociaux, turn-over, malfaçons, rebus, gaspillages, sabotages de la production, absentéisme...).

Contrairement à ce que pensait Smith, une division du travail trop poussée peut parfois nuire à la force productive du travail.

Par ailleurs, dans les années 1920 (1924-1932), Elton Mayo (1880-1940) mène une expérience au sein d'un atelier de la Western Electric Company à Hawthorne. Les chercheurs remarquent que, quel que soit le changement (amélioration ou dégradation) dans les conditions de travail, la productivité augmente dans un premier temps pour ne plus varier par la suite, quels que soient les autres changements faits (« effet Hawthorne »). Ce ne sont donc ni les améliorations de conditions de travail, ni les incitations financières qui font augmenter la productivité mais l'intérêt que le personnel d'exécution pense que le personnel de conception lui porte à un moment donné.

Le développement de l'initiative et de l'autonomie au sein d'une rationalisation taylorienne et fordiste (standardisation, spécialisation et de contrôle) a donc dû être envisagé. Les DAB et autres automatismes de traitement courant présents dans les banques ont permis de rationaliser la production bancaire tout en donnant plus d'initiatives et de responsabilités au personnel de comptoir (Jean Gadrey, 1996).

DE plus, les normes inhérentes au groupe de salariés sont plus contraignantes que celles propres à l'entreprise. Aussi, si ces deux types de règles ne sont pas en phase, alors la gestion de l'entreprise ne sera pas optimale (possibilité de conflits).

Ainsi, pour lutter contre les effets pervers du taylorisme et prendre en compte le facteur humain, certaines entreprises vont modifier à partir des années 1970, leur mode d'organisation et de gestion du travail, en donnant plus de responsabilité aux ouvriers. Rendre leur travail plus intéressant permet de les motiver. Apparaissent alors les Nouvelles Formes d'Organisation du Travail amenant une gestion participative de la main d'œuvre (cercles de qualité, groupe semi-autonome), un enrichissement des tâches, un élargissement des postes, une rotation des postes. La direction du personnel devient la gestion des ressources humaines. L'entreprise communique avec ses salariés pour expliquer ses choix, ses objectifs et implanter sa culture (service de communication interne). Le toyotisme, le ohnisme, le modèle sloanien sont des conséquences de cette prise en compte (voir le thème 2 du tronc commun).

Cependant, ces changements font apparaître de nouvelles contraintes de compétitivité, prix notamment, de normes (International Standardisation Organisation 9000 ou 14000, certifications industrielles AFAQ-AFNOR), de flexibilité)... bien que la division du travail se soit assouplie. La prise en compte du facteur humain ne doit pas faire oublier la persistance d'une division hiérarchique du travail, notamment dans les PME.

Ceci aboutit à un marché travail interne segmenté avec les fonctions rémunératrices, qualifiées, stables, moins divisées, taylorisées, et les fonctions précaires, moins rémunératrices, moins qualifiées, plus divisées, plus taylorisées.

3.2. L'ouverture des marchés

L'analyse de Smith sur les bienfaits de l'accroissement de la taille des marchés sur la division du travail a donné lieu à des applications pratiques concernant l'ouverture des marchés.

En 1786, Le premier ministre britannique William Pitt réduit la protection douanière et signe un traité de commerce avec la France, donnant ainsi corps aux principes de liberté du commerce et de division du travail entre les nations.

Cette analyse a eu aussi des suites théoriques puisqu'elle constitue une base de départ pour les économistes classiques de la première moitié du XIXe siècle.

La mise en évidence des avantages de la division internationale du travail ouvre la voie aux théories de David Ricardo.

De plus, avec la mondialisation des échanges, la division du travail existe aussi entre entreprises à travers la notion d'externalisation et afin de flexibiliser la production, d'améliorer la compétitivité et la productivité.

Les entreprises opèrent alors une sous-traitance de tout ou partie de leur production (sous-traitance de capacité) et/ou une sous-traitance d'une activité spécifique qu'elles ne désirent plus effectuer (sous-traitance de spécialité).

Cette organisation, dans la droite ligne de la division du travail de A. Smith et de F. W. Taylor peut conduire à des rapports de domination économique entre les entreprises donneuses d'ordre et les entreprises sous-traitantes, ou entre société mère et filiales (firmes transnationales) au sein alors de la DIPP.

Par ailleurs, Karl Marx lui prête des « intuitions géniales » et lui attribue la reconnaissance de l'existence de la plus-value à travers son analyse de la valeur travail.

Enfin, la filiation se poursuit avec les théoriciens néoclassiques et les économistes contemporains que cela soit sur le rôle de l'Etat et de la productivité dans la croissance économique, sur la liberté des échanges, sur la quantité de monnaie en circulation dans l'économie, sur les effets pervers de l'impôt (Jules Dupuit, 1844 ; Arthur Laffer et la courbe de Laffer à la fin des années 70), sur la relation entre le salaire et le chômage (Milton Friedman), la main invisible et l'ordre spontané (Friedrich von Hayek).

Smith a plus généralement inspiré les politiques libérales.

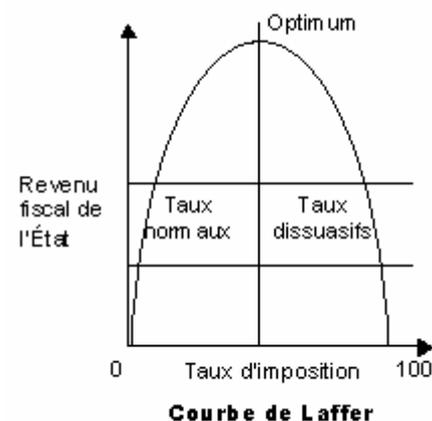
Cependant, Jacob Viner a montré que les partisans contemporains du laissez-faire ne peuvent pas se réclamer de La Richesse des nations lorsqu'ils remettent en cause l'intervention de l'Etat (« Adam Smith and Laissez Faire », *Journal of Political Economy*, vol. 35, 1927. La section 3 du Livre V de la Richesse des Nations, au sujet des dépenses consacrées aux travaux publics et aux institutions de l'Etat, développe les raisons objectives pour lesquelles l'Etat doit intervenir : éducation, pauvreté, infrastructures, biens publics en d'autres termes.

De plus, A. Smith a remis en cause le mercantilisme car il sacrifie l'intérêt du consommateur à celui du producteur. « La consommation est la seule fin, le seul but de toute production et on ne devrait s'occuper de l'intérêt du producteur que dans la mesure où il peut être nécessaire pour favoriser celui du consommateur. » (La Richesse des nations, livre 4, chapitre 8). Aussi, la pensée de A. Smith ne donne apparemment pas la priorité à l'entreprise et aux apporteurs de capitaux mais aux consommateurs.

Enfin, Jacob Viner (The customs union issue, 1950) a analysé l'effet sur la croissance des unions douanières.

Lorsqu'un accord commercial conduit à un transfert de production d'une source externe d'approvisionnement à faible coût vers une source interne d'approvisionnement à coût élevé, alors l'union douanière opère un « détournement des courants d'échanges » qui ne bénéficie pas à la croissance économique. Au contraire, lorsque l'union douanière a pour conséquence le transfert de production d'une source interne à coût élevé à une source interne à coût moins élevé, celle-ci est favorable à l'amélioration des niveaux de vie et à la croissance. Il y a « création de courants d'échanges ».

Les unions douanières peuvent donc être bénéfiques à la croissance économique dans certains cas.



Courbe de Laffer

CONCLUSION

- La division technique du travail permet des gains de productivité et donc l'accroissement de la richesse des nations.
- Cette division provient du penchant naturel des hommes à échanger mais est conditionnée par la taille du marché, le recours à un moyen de paiement commode, l'accumulation de capitaux.
- L'Etat a une place bien déterminée dans ce système capitaliste, bien que l'utilisation de l'impôt soit complexe.
- La division technique du travail a impliqué les formes tayloriennes et fordistes d'organisation du travail mais aussi un mouvement opposé (aliénation) ou complémentaire (NFOT).
- La division technique du travail a impliqué une ouverture des marchés, une réorganisation des relations internes et externes des entreprises, le développement d'une pensée néo-libérale mais aussi un mouvement opposé (J. Viner).